

Les qimmiit réapprivoisés

Le meilleur moyen de soigner les chiens du Nord est de comprendre leur rôle dans les communautés inuites.

Par Mélissa Guillemette

Un massacre, un vrai désastre, une honte. La première mesure de gestion des chiens imposée au Nunavik, au tournant des années 1960, a vraiment mal tourné.

À cette époque, les Inuits commençaient alors à se sédentariser autour des écoles, seul recours à leur disposition afin d'obtenir une aide financière. Leur vie était très dure. Au nom de la santé publique, les policiers ont tué tous les chiens malades ou qui n'étaient pas en laisse dans ces nouveaux villages, soit plus d'un millier de bêtes, seulement au Nunavik. Un malentendu funeste, car depuis toujours les Inuits estiment que les chiens doivent bouger et, surtout, trouver eux-mêmes leur pitance; les attacher n'avait donc pas de sens!

« Les gouvernements (fédéral et provincial) s'étaient mis à administrer les Inuits sans arrière-pensée, bien que de façon paternaliste: ils voulaient les inclure dans le monde moderne, raconte Francis Lévesque, professeur et anthropologue spécialiste des questions autochtones à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue. Mais ils ne se sont pas souciés de ce que les Inuits pensaient. » Cela n'a pas été sans laisser des séquelles.

Ce grand timide à la bouille sympathique, du genre qui écoute et observe, s'en préoccupe, lui. C'est pourquoi, près de 60 ans plus tard, il démarre un projet de recherche de 2 ans qui mènera son équipe à Iqaluit et à Kuujuaq. L'objectif est de comprendre la place du chien dans la société inuite contemporaine. Francis Lévesque fait le pari que les résultats aideront les vétérinaires et les autorités concernées à soigner les chiens du Nord dans le respect des valeurs inuites. Car, pour le moment, il y a vraiment une problématique de santé publique et on n'arrive pas à la résoudre. Pourquoi? « Parce qu'on crée des règlements en se disant qu'on va "éduquer" les Inuits. Mais ça ne marche pas comme ça! » déplore-t-il.

Encore aujourd'hui, des chiens se promènent en liberté dans les villages, d'où



ALEXI HOBBS

Le chien a longtemps été au cœur de la société inuite, puisqu'il permettait les déplacements pour la chasse. Il était d'ailleurs le seul animal à porter un prénom.

une surpopulation canine. Et puis les bêtes causent des accidents, dont des morsures. Sans compter que la rage est endémique au Nunavik; des citoyens sont donc parfois exposés à ce virus, tandis que d'autres sont touchés par différents parasites qui se transmettent du chien à l'humain. « C'est la sédentarisation imposée qui a créé cette situation », rappelle André Ravel, vétérinaire épidémiologiste et professeur à l'Université de Montréal, qui étudie les zoonoses, notamment celles associées aux chiens au Nunavik, en collaboration avec Francis Lévesque. « Avant, il y avait moins de problèmes de santé, car les chiens étaient plus souvent isolés les uns des autres. »

Le chien – le *qimmiit* – a longtemps été au cœur de la société inuite, puisqu'il per-

mettait les déplacements pour la chasse. Il était d'ailleurs le seul animal à porter un prénom, a appris Francis Lévesque au cours de précédentes recherches. On pouvait nommer un chiot en l'honneur d'un proche, défunt ou parti au loin, et on s'adressait ensuite à lui comme s'il était cette personne. Le lien entre un maître et ses chiens était si fort qu'on établissait une causalité entre la santé de l'un et celle des autres. Ainsi, il arrivait qu'on sacrifie un chien dans l'espoir que son maître guérisse d'une affection; ou encore, quand un chien était malade, on déclarait que le maître l'avait échappé belle. Aussi, un chien qui avait mordu un humain ne devait pas être tué avant que le blessé soit remis.



ALEX HOBBS

Mais, de nos jours, les traditionnels attelages se font rares au nord du 55° parallèle. « Nourrir les bêtes coûte cher et elles exigent beaucoup de temps », explique Michael Gordon, vice-président de la Société Makivik, une organisation qui veille au développement du Nunavik.

Les chiens restent toutefois toujours importants dans la vie des Inuits, quoiqu'ils aient des statuts très différents. « Les chiens d'attelage sont dorlotés; et les chiens de compagnie – labrador ou chihuahua – ont seuls la permission d'entrer dans les maisons, explique Francis Lévesque. Il y a aussi des chiens que les Inuits gardent dehors, attachés ou en liberté, mais qui ne tirent pas de traîneau. Et, finalement, il y a les chiens errants. »

Cela fait beaucoup de « pitous »... Mais pas un seul vétérinaire n'est en poste de façon permanente au Nunavik. Des cliniques de vaccination contre la rage ont tout de même lieu annuellement dans les villages qui en font la demande au ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec, et des Inuits sont formés sur place pour vacciner la gent canine. Un guide de premiers soins adapté aux réalités locales a aussi été rédigé à l'intention des propriétaires de chiens par le Groupe international vétérinaire de l'Université de Montréal, qui propose aussi une ligne téléphonique de conseils vétérinaires, en plus d'organiser des cliniques ponctuelles sur place.

Mais ces outils, tout comme les vétérinaires en visite au Nunavik, sont parfois reçus avec indifférence, voire avec méfiance. « J'ai déjà entendu à la radio, de la bouche d'un Inuit, que les *Qallunaat* (non-Inuits) continuent de tuer nos chiens en les vaccinant », dit Michael Gordon,

Beaucoup de « pitous »... Mais pas un seul vétérinaire n'est en poste de façon permanente au Nunavik

qui se dit lui-même sceptique devant les injections, qui « tuent beaucoup de chiots », d'après lui. La tradition, surtout, est un argument puissant dans le Nord, a déjà remarqué Francis Lévesque. « Par exemple, certains propriétaires d'attelage ne vaccinent pas leurs chiens, parce que, traditionnellement, on ne le faisait pas. » Dans le passé, les Inuits avaient tout de même leurs propres méthodes pour

soigner les maux de leur meute.

Il reste que d'autres propriétaires font désormais spontanément traiter leurs chiens. C'est le cas d'Aisa Surusilak, un meneur d'attelage de 27 ans qui réside à Puvirnituk. Ses 11 chiens de traîneau reçoivent tous les médicaments, crèmes et vaccins suggérés par le vétérinaire lors de la course Ivakkak. « Si on ne les vaccine pas, ils deviennent malades et meurent, particulièrement en novembre et en décembre, car les renards s'approchent d'eux et peuvent leur transmettre la rage. C'est arrivé à beaucoup, beaucoup de chiens de mon village. »

André Ravel a déjà hâte de consulter les résultats des travaux de Francis Lévesque. « On ne veut pas changer la vision qu'ont les Inuits de leurs chiens, mais la prendre en considération pour trouver des réponses avec eux. » Pour faire partie de la solution. Sans causer de nouveaux problèmes comme en 1960. **CS**

Afin de revaloriser la tradition des chiens de traîneau, la Société Makivik organise annuellement la course Ivakkak, où des Inuits et leur attelage repoussent leurs limites pendant une semaine. En mars 2015, 10 équipes se sont ainsi affrontées pendant 1 semaine sur plus de 600 km. « La gratification est énorme quand on peut se déplacer comme dans le bon vieux temps! » assure Michael Gordon, vice-président de Makivik. Un vétérinaire accompagne le groupe.



PIERRE DUNNIGAN